

Résistance

(bataille de Lérigneux)

août 1944

Souvenirs du curé Meynard

curé de Roche et Lérigneux

En juin 1944, notre montagne devenait un théâtre du recrutement des hommes du maquis, dont les uns s'y incorporaient par patriotisme, d'autres par peur d'aller travailler en Allemagne, d'autres peut-être par la perspective de se soustraire à toutes les sévérités de la restriction.

Ces hommes avaient certes un noble but, celui de travailler à la libération du pays occupé depuis juin 1941 par les Allemands. Mais leurs moyens d'existence ne furent pas toujours conformes à la justice individuelle. Si, parfois, ils faisaient rendre gorge à ceux qui s'enrichirent scandaleusement avec le marché noir, il n'en était pas de même à l'égard de certaines autres personnes dont le grief était seulement de posséder auto, camion, denrées, vin, linge, etc.

C'était avec des fusils, des revolvers, des mitraillettes qu'ils pénétraient dans les maisons, dans les magasins, dans les fermes, même s'ils n'exigeaient rien ; c'était toujours en armes qu'ils circulaient. Toute la journée, ils étaient postés par groupe de deux sur la place et demandaient les papiers aux circulants. Peu à peu, on s'habitua à leurs manières d'agir. C'était curieusement qu'on les regardait venir de leurs expéditions journalières, emmenant tabac, denrées diverses, armes, boissons.

Comme leur nombre s'accroissait de jour en jour, venant de Saint-Etienne, de Montbrison et autres lieux, ils installèrent un P.C. d'abord au Fay puis dans une maison abandonnée un peu isolée du village et appartenant à M. Solle ; puis un autre au Pallay, commune de Bard, dans une maison inhabitée et appartenant à M. Camille Durand. C'était là que résidaient les chefs et qu'étaient rassemblés vivres, vêtements, armes, vin, etc. Des hommes aussi y logeaient.

Il y avait sur Lérigneux et Roche 3 groupements à tendance diverse. Les F.T.P. (Francs Tireurs Partisans), tendance communiste étaient vers le Fay ; les I.S. (Intelligence Service) vers les jasseries de Rondel de Pivadan et de Grandpierre, des Cognères ; les A.S. (Armée Secrète) sur Roche, vers Montvadan, Glizieux.

Le 29 juillet, les chefs signifièrent à M. Henri Clairet de la Fougère de mettre aussitôt à leur disposition les locaux de leur maison inhabitée, et voisine de la leur. Là, les petits *Cœurs Vaillants* avaient leur lieu de réunion. De suite, ils se mirent à l'ouvrage pour emporter leur petit mobilier. Le lendemain et jours suivants ce fut un va-et-vient entre le Pallay et la Fougère et aussi le Fay, car le P.C. du Pallay, un peu trop éloigné, devenait le P.C. de la Fougère. Les hommes du maquis étaient très bien ravitaillés en viande, en riz, en pâtes, vin, huile, tabac et pourtant, ils avaient pris par habitude d'aller chez les paysans pour y chercher du lait ; ils trouvaient, eux, des litres de lait sans difficultés, alors que les indigènes et les villégiateurs se les voyaient refuser. Les paysans n'osaient pas dire non à ceux qui s'introduisaient chez eux les armes à la main. Pourtant ils comprenaient bien qu'ils étaient menacés de terribles représailles.

Celles-ci vinrent le 7 août 1944 à 8 h ½ du matin. A l'annonce de cette nouvelle que les Allemands étaient à Frédifond, ce fut un branle-bas dans le village. Presque toutes les maisons se vidaient de leurs habitants qui allaient chercher un soi-disant refuge à travers la campagne, sur laquelle, dans la matinée et la soirée, furent tirées des balles à fusil, à fusil-mitrailleur, à mitraillette, à mitrailleuse, soit du côté des assaillants, soit du côté des défenseurs. Les assaillants étaient évalués à 250 : il y avait un groupe de G.M.R. (Gardes mobiles de réserve) et une quinzaine

d'Allemands. L'alerte donnée, tous les maquis de Lérigneux et de Roche s'unirent et combattirent très courageusement.

D'abord les G.M.R. laissant leurs camions à Frédifond, montèrent au Pallay ; ils eurent un mort sous Boisfond ; les maquis en eurent un autre au-dessus du Pallay. Arrivés chez M. Durand, les G.M.R. sans encore entrer dans la ferme, au nombre d'une dizaine, crièrent au-dessus du mur qui entoure la cour de la ferme, aux habitants de sortir. La femme, le mari, la fille (les 3 fils s'étaient sauvés dans les bois) se présentèrent et devant les fusils braqués sur eux, ils demandèrent s'il y avait des maquis cachés chez eux. Minute très grave pour ces pauvres paysans qui croyaient être fusillés... Sur leur réponse négative, ils demandèrent à fouiller la maison, la grange. Rien de suspect n'avait été trouvé. Mais Camille Durand fut emmené, marchant à pied, entre deux voitures, [ils avaient] tous les yeux en larmes de sa femme, de sa fille. Puis, sur leur demande, Mme Durand les conduisit au P.C. de la Fougère.

Ensuite les G.M.R. se dirigèrent à travers bois dans la direction du Fay. Ils arrivèrent au P.C. après s'y être fait conduire par Jean-Marie Gorand qui moissonnait tout près avec ses deux fils qui s'étaient cachés. Ils s'emparèrent de tout ce qui restait et y mirent le feu. Entre temps les maquisards tiraillaient de la Rochette, de Pivadan.

Obligé d'aller à Roche pour les funérailles de Jeanne Marie Griot de Grimard, j'étais parti vers 9 heures du matin. Le convoi funèbre arriva vers 11 h $\frac{1}{4}$ avec un retard d'une heure. C'est que les hommes désigné pour le transport avaient quitté le domicile mortuaire par crainte d'être mis en otage. Deux restèrent : le fils Pierre Peyron des Amarus et Brun du Bouchet. Ce furent les parents de la morte qui aidèrent à tour de rôle.

Roche, comme Lérigneux, avait peur. Beaucoup de gens étaient partis de leur maison. A quelques femmes, venues assister à l'enterrement, j'enjoignis la nécessité de s'en aller immédiatement, de telle sorte qu'à la messe, qui ne fut pas chantée, il n'y avait presque personne. Quand je repartis de Roche vers midi $\frac{1}{2}$ le calme était à peu près rétabli, à part quelques coups de feu isolés. Arrivé à la maison Rage, dans le petit bois au-dessus de sa ferme, se trouvait un groupe de G.M.R. et sous la maison Barou, d'autres postés en tirailleurs. Au bourg 7 à 8 voitures stationnaient sur la route, et une quinzaine d'Allemands allait et venait. Je passais carrément entre les voitures devant eux, devant un grand officier allemand ; ils ne me dirent rien ; et je voyais avec stupéfaction des G.M.R. portant un manteau de lard, des jambons. Je rentrais chez moi. Ma bonne était revenue, ayant profité de l'accalmie momentanée.

A 2 heures 1 $\frac{1}{2}$ la fusillade recommence. Pourtant les G.M.R. sont partis dans la direction de Frédifond, à pied, d'autres en voitures, et les maquisards tirent sur eux, en tuant un sous la maison Meunier, en mettant hors d'usage une de leurs camionnettes. C'est qu'une quinzaine d'Allemands sont restés avec une automitrailleuse, une auto blindée et 2 voitures. Ils tirent du clocher, du coin du café Durand, pendant plus de 2 heures. Puis tout d'un coup, c'est leur départ en vitesse, par la route du cimetière et par une rafale de mitrailleuse. Dix minutes après, les maquisards arrivent : je les entends crier : "Courons à Montbrison". Mais le signe de cessez-le-feu est donné.

Pendant la matinée, les Allemands et les G.M.R. avaient visité le P.C. Clairret emportant force provisions, bouteilles de vin vieux, champagne, et ne pouvant tout emporter, ils perforèrent à coup de feu les tonneaux de vin et les bidons d'essence.

Chez M. Meunier, des G.M.R. étaient entrés. La maison était vide : la famille était allé se cacher dans la grange et n'avait pas eu le temps de déjeuner. Ils s'installèrent, déjeunèrent, burent, fouillèrent, découvrirent fusils de chasse, cartouches, emportèrent lard, saucissons, jambons, confitures, beurre, graisse, sucre, savon de barbe, une bonbonne d'eau de vie, vêtements des deux jeunes gens, un peu d'argent, montre. Ce fut un pillage complet. Pendant cette fouille, les Meunier entendaient tout. A 2 heures, on frappe à la porte de la grange. Mme Meunier et sa fille se présentent :

- Où sont vos hommes ?
- Dans les champs à travailler.
- Vous mériteriez que l'on mette le feu à votre ferme, car vous avez favorisé les maquis.

Le groupe rentre à la maison. Stupeur terrifiante ! Tout est en désordre. Un G.M.R. est dans la cuisine, couché. Mme Meunier croit qu'il est blessé ; elle lui prodigue des soins ; et c'est après avoir vomi, qu'elle reconnut qu'il était ivre. Quand la bagarre sera terminée, ce G.M.R. sera emmené par les maquisards qui, à ce que l'on a dit, le traitèrent convenablement.

Vers 6 heures, les maquisards partirent dans la direction de Verrières, où il y eut rencontre, et d'où ils purent ramener un des leurs qui avaient été fait prisonnier.

Trois maquis dans cette journée trouvèrent la mort. Ils furent enterrés le mercredi soir, dans le cimetière de Lérigneux, à côté du 1^{er} qui avait été tué vers le 20 juillet à Boën, à la gare, dans une bataille avec les Allemands. Ces funérailles furent strictement civiles : le curé pourtant n'aurait pas mieux demandé d'y être présent.

Camille Durand, emmené jusqu'à Moingt, fut renvoyé le même soir chez lui, avec Gourbière de Barge, grâce à l'intervention de l'abbé Bolon auprès du commandant des G.M.R.

Le samedi 12 août vers 7 heures du soir, alerte ! Les bergères rentrent leurs troupeaux. Mais cette fois les paysans restent chez eux. Vers 10 heures un autobus arrive. Les maquis sont heureux : ils ramènent une douzaine d'Allemands qui étaient venus pour se rendre.

Le 21 août des maquisards venant de la direction de Sauvain arrivent vers 1 heure du soir : plusieurs camions, quelques voitures. Ils ont une mission à remplir qu'ils ne connaissent pas encore, attendant ici un ordre. J'assiste à cette arrivée : ce sont la plupart des Chazellois. J'en confesse quelques-uns. Je distribue une cinquantaine de médailles.

Vers 4 heures du soir, un side-car arrive ; le conducteur se présente à moi pour mon ministère. L'abbé Cossey de Montbrison, de passage ici, s'offre à me remplacer. La mission était pour Jean Petit au-dessus de la Griotte de Roche. Il confesse, prépare à mourir André Juban de Montbrison, condamné par les maquis et fusillé par eux pour causes ignorées (les paysans disent qu'il y en eut 9 fusillés et enterrés peu loin de la ferme de Jean Petit).

Vers 8 heures du soir un ordre arrive : les A.S. de Sauvain partent pour Saint-Bonnet-le-Château. Ce seront les combats d'Estivareilles.

Le dimanche 27 c'est le départ presque au complet des maquisards, puis le lundi presque tout est liquidé. Ils sont partis à Saint-Etienne libéré et puis à Montbrison.

Meynard, curé de Roche et Lérigneux

d'après la photocopie d'un texte manuscrit transmis par Georges Démariaux (octobre 2004)